

**Agrégation**

**ANGLAIS**

**William Shakespeare**  
*King Henry V*



Sous la direction de  
**François Laroque**

ellipses





**William Shakespeare**  
*King Henry V*



# William Shakespeare

## *King Henry V*

sous la direction de **François Laroque**

Professeur émérite de littérature anglaise  
à l'université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III

Avec les contributions de

**Pascal Briost**

Professeur d'histoire moderne à l'université  
de Tours et membre du CESR

**Sophie Chiari**

Professeure de littérature anglaise ancienne  
et moderne à l'université Clermont Auvergne

**Meriel Cordier**

Doctorante en Études anglophones à l'université  
Clermont Auvergne et membre du laboratoire  
IHRIM

**Dulac Anne-Valérie**

Maître de conférences en études élisabéthaines  
à Sorbonne-Université

**Dominique Goy-Blanquet**

Professeure émérite à l'université de Picardie

**Claire Guéron**

Maître de conférences à l'université  
de Bourgogne Franche-Comté

**Pierre Iselin**

Professeur émérite de littérature élisabéthaine  
à Sorbonne-Université

**Russell Jackson**

Professeur émérite de théâtre à l'université  
de Birmingham

**Mylène Lacroix**

Maître de conférences en littérature anglaise  
et en traduction à l'université d'Angers

**Mickaël Popelard**

Professeur de littérature anglaise  
des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à l'université  
de Caen-Normandie

**Chantal Schütz**

Professeure assistante à l'École Polytechnique

**Gary Taylor**

Professeur de littérature shakespearienne  
à l'université d'État de Floride

**Philippe Torretton**

Comédien et écrivain



ISBN 9782340-041134  
©Ellipses Édition Marketing S.A., 2020

32, rue Bague 75740 Paris cedex 15



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editions-ellipses.fr](http://www.editions-ellipses.fr)

*Pour la petite Ysaure née peu de temps avant la publication de ce volume.*



## **Note sur le texte**

Les citations de *Henry V* renvoient à l'édition d'Andrew Gurr publiée chez Cambridge University Press (1992, 2005).

# Avant-propos

François LAROQUE

*Henry V* (1599) a figuré à deux reprises au programme de l'agrégation d'anglais, en 1953 et en 1975, et il était donc grand temps, près d'un demi-siècle plus tard, que cette œuvre tout à fait extraordinaire à plus d'un titre, se voie à nouveau proposée aux étudiants dans le cadre du Tronc commun de littérature.

Paradoxalement, c'est là l'une des pièces de Shakespeare les plus méconnues, ou les plus négligées en France, contrairement à ce qui se passe à l'étranger, où elle occupe une place de choix. Ainsi, elle n'a jusqu'ici fait l'objet que d'une seule mise en scène, celle de Jean-Louis Benoît, présentée au festival d'Avignon en juillet 1999 (à l'occasion du quatre centième anniversaire de sa représentation au théâtre de la Courtine à Londres) puis au théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes de décembre 1999 à mars 2000.

L'une des difficultés qu'elle présente (comme chacune des pièces historiques prises individuellement) vient de sa place en tant que dernier volet d'une longue série qui comprend successivement *Richard II* et les deux parties d'*Henry IV*. Elle constitue une manière de conclusion et de point d'orgue même si, par un étrange renversement, Shakespeare a commencé par écrire la suite (les trois parties d'*Henry VI* et *Richard III*) avant de revenir en arrière dans le temps. Pour s'y retrouver dans le dédale des intrigues et des noms, il convient donc de connaître l'essentiel des trois pièces qui la précèdent, qu'il s'agisse des péripéties guerrières ou des scènes carnavalesques qui font intervenir les anciens compagnons de Hal et de Falstaff à la taverne d'Eastcheap, la « Boar's Head Tavern ». Les spectateurs élisabéthains, eux, avaient vu ces trois pièces au théâtre et les avaient probablement gardées en mémoire du fait de leur énorme succès à l'époque. D'où cet étrange effet de *flashback* dont la pièce rend compte dans les derniers vers du Chœur à la fin « which oft our stage has shown » (5.3.13).

La victoire martiale en terre de France sacralise en quelque sorte le règne d'un héros combattant qui, après les dissipations de sa folle jeunesse, reprend ainsi le

flambeau de son arrière-grand-père Edward III dans une conquête qui remplace le pèlerinage/croisade à Jérusalem promis par son père, le roi Henry IV, et qu'il n'effectuera jamais (sa promesse lui est ironiquement rappelée à la fin de la seconde partie d'*Henry IV* quand il apprend que la chambre de son palais, où il est en train de mourir, est appelée « Jérusalem », 4.3.362). La campagne de France, que l'archevêque de Canterbury légitime à l'aide d'un long discours au début de la pièce (1.2.33-109), est pour le jeune roi l'occasion d'appliquer le conseil que lui a donné son père sur son lit de mort à la fin de la seconde partie d'*Henry IV*: « [...] my Harry,/Be it thy course to busy giddy minds/With foreign quarrels, that action hence borne out/May waste the memory of former days » (4.3.340-43). Il s'agit ainsi de laver la souillure qu'ont laissée sur le trône la déposition et la mort de son cousin Richard II et de détourner l'attention du peuple des affaires intérieures du pays.

Le discours shakespearien est cependant, ici comme ailleurs, tissé de nombreuses ambiguïtés et les diverses contradictions entre les images flamboyantes renvoyées par le Chœur et des personnages comme Canterbury, d'un côté, et celles qui, de l'autre, relèvent aussi bien des horreurs et des misères de la guerre comme autant de contrepoints comiques et carnavalesques, font entrevoir certains aspects moins reluisants du personnage. Le lyrisme et l'héroïsme, l'alternance de vers souvent somptueux et d'une prose truculente, réaliste et gaillarde, ne représentent que quelques-unes des facettes plurielles d'une œuvre complexe qui donne généralement lieu à des interprétations divergentes, pour ne pas dire conflictuelles. Mais ce sont précisément ces passages où alternent l'ombre et la lumière qui constituent la richesse et la vraie grandeur de cette composition bigarrée aux significations multiples aux contours toujours relativement incertains.

En France, la pièce est mal connue, méconnue, pour ne pas dire boudée, sans doute parce que les Français s'y voient malmenés, pour ne pas dire ridiculisés (voir sur ce point le personnage de Bourbon qui déclare que son cheval est sa « maîtresse ») après que leur arrogance et leur vanité est soulignée à de multiples reprises. Certes, le blason de la France se voit quelque peu redoré à la fin de la longue scène où le roi fait une cour maladroite à la Princesse Katherine, la fille du roi Charles VI. Mais l'honneur national restant une question relativement sensible, la pièce a longtemps été une pomme de discorde parmi des critiques qui lui préfèrent en général des œuvres comme *Richard III* ou, bien sûr, *Hamlet*.

Les quatorze articles de ce volume collectif permettent de jeter un éclairage nouveau sur une pièce dont ils démontent les rouages à la fois savants et cocasses, au sein des trois grandes parties qui constituent l'architecture générale de l'ouvrage, le contexte historique et philosophique, les éclairages critiques, les mises en scène au théâtre et à l'écran. Les deux exercices que sont le commentaire et la

dissertation, qui sont ici suivis d'une « Coda », de la plume de ce grand spécialiste qu'est Gary Taylor, devant être considérés comme une section à part.

Pascal Brioiist, historien spécialiste de la Renaissance et biographe de Léonard de Vinci et de François I<sup>er</sup>, fin connaisseur de l'art militaire de cette époque, nous fait ici revivre de l'intérieur les préparatifs et le déroulement de la spectaculaire et très sanglante bataille, d'une violence et d'une sauvagerie inouïe, que fut Azincourt, le 25 octobre de l'an de grâce 1415. La multiplicité des détails qu'il nous livre, qu'il s'agisse de la terminologie des armes et de l'équipement des chevaux et de leurs cavaliers, la précision sur la vitesse et l'impact des flèches décochées par les archers anglais, est vertigineuse et elle met en perspective la façon dont la victoire anglaise est traitée par le dramaturge. Dominique Goy-Blanquet, quant à elle, situe la pièce dans l'ensemble des deux « Henriades » ou tétralogies, et nous fait mieux comprendre sa place et son rôle dans la séquence dramatique. À ses yeux, il s'agit d'abord de faire oublier l'assassinat du roi divin médiéval (Richard II) grâce à la célébration de la conduite et de l'intelligence politique d'Henry V qui permet de suspendre un temps la crise de l'autorité et de l'institution monarchique. Mickaël Popelard, de son côté, aborde la question sous l'angle de l'histoire des idées en se penchant sur la question, essentielle dans la pièce, de l'individuel, du collectif et de l'universel. Sans être à proprement parler « philosophique », le théâtre (et c'est bien le cas d'*Henry V*, cela dès le Prologue), propose une incarnation particulière de l'idée générale et constitue à sa manière, une réflexion sur la partie et le tout, l'un et le multiple, et l'auteur se demande *in fine* s'il est ou non possible de les subsumer dans une vision universelle et globale.

Les cinq articles de la deuxième partie s'attachent principalement aux diffractions critiques de la pièce et prolongent, chacun à sa manière, les différents débats qui se poursuivent sur les images du roi et sur la dispersion des langues. Claire Guéron se livre à une analyse figurale, ou plus exactement typologique, du personnage d'Henry V, en étudiant les personnages à partir de leurs archétypes mythologiques et de leurs avatars bibliques, mais aussi en tant que « figures » ou nombres, puis en tant que figures de style, dans un texte où les jeux de mots (« fig »/« pig »/« figure »/« finger », etc.) ne sont qu'un autre exemple d'une forme de dissémination babélique en quête d'une unité perdue. C'est également à ces jeux de langage que s'intéressent Mylène Lacroix et Pierre Iselin qui voient, pour l'une, dans ces effets de dissonance de la langue anglaise une menace pour l'ordre établi en même temps qu'une façon de déconstruire l'image idéalisée que le Chœur donne du roi ; pour l'autre, nous sommes ici en présence d'une écriture polyphonique complexe qui dissémine l'unité du sens du fait de sa polysémie. Sophie Chiari et Anne-Valérie Dulac abordent ensuite un aspect de la pièce qui n'est que rarement traité par la critique, à savoir la place et la fonction de l'environnement dans cette œuvre où humain et non humain se trouvent étrangement mêlés, où

les chevaux et les hommes parlent en quelque sorte le même langage, renvoyant tantôt à l'art pétrarquiste du sonnet (c'est le cas du « Pégase » de Bourbon) tantôt, métaphoriquement, à l'atelier de l'imprimeur.

La troisième partie est consacrée aux représentations théâtrales et filmiques d'*Henry V*. Chantal Schütz, qui a travaillé plusieurs années au nouveau Globe, nous rappelle ce que fut la première mise en scène, celle de Mark Rylance au moment de son inauguration en 1997, marquée par un souci d'authenticité allant jusqu'à la reconstitution minutieuse des costumes, de la musique, des gestes et des mouvements des acteurs sur scène. Les réactions de la critique furent assez mitigées face à cette expérimentation, d'autant que les bruyantes manifestations du parterre à chaque arrivée des Français sur scène (comme cela avait dû être le cas au théâtre de la Courttine, ou encore au Globe, l'un des deux lieux de spectacle où la pièce a dû être jouée en 1599) se virent généralement désavouées pour leur relatif mauvais effet en des temps d'avant-Brexit et de coopération européenne. Russell Jackson, qui a collaboré avec Kenneth Branagh pour tous ses films shakespeariens, nous rappelle ce que furent les conditions et les coulisses du tournage d'un *Henry V* qui se voulait radicalement différent du film de sir Laurence Olivier en donnant une image beaucoup moins glorieuse du combat et de la guerre. C'est aussi un film qui a contribué à la fois à faire connaître et à modifier l'image de la pièce en France, puisqu'il fut bien accueilli dans ce pays et Philippe Torreton, qui en a assuré le doublage en français, l'a découverte à cette occasion. L'acteur qui fut le tout premier à interpréter le rôle d'Henry explique l'importance qu'a eue pour lui une pièce qui l'a ramené vers son enfance, vers un temps où il jouait à la guerre avec un bouclier en carton et une épée de bois.

Dans sa partie finale, le volume offre deux exercices, un commentaire en anglais et une dissertation en français, comme il se doit, en espérant qu'ils pourront, sans pour autant prétendre faire office de modèles, se révéler utiles aux agrégatifs auxquels cet ouvrage est plus spécifiquement destiné. Dans la « Coda » qui couronne l'ensemble, Gary Taylor, reprend le texte d'un article qu'il avait publié dans le *Guardian* en 2003, au moment du déclenchement de la seconde guerre d'Irak. Son caractère polémique avait suscité quelques remous à l'époque, mais la suite des événements a montré qu'il avait vu juste, avec Shakespeare et peut-être aussi contre Shakespeare... Ce très grand spécialiste de l'édition à la réputation internationale a fort aimablement accepté de le republier dans ce volume en l'assortissant de notes et d'un post-scriptum pour en restituer le contexte et mieux faire comprendre ainsi les enjeux géopolitiques qui furent ceux de cette époque assez profondément troublée et d'un conflit auquel la France avait eu la sagesse de ne pas prendre part.

Partie 1

**Contextes**  
**historique et philosophique**



# Azincourt, de la campagne à la bataille

Pascal BRIOIST

Quand William Shakespeare écrivit *Henry V*, en 1599, il s'appuya sur des sources précises qui sont aujourd'hui bien identifiées<sup>1</sup>. Il utilisa tout d'abord, une pièce anonyme, *The famous victories of Henry the Fifth*, probablement produite dans l'entourage du Comte d'Oxford et jouée par les Comédiens de la Reine en 1598, mais surtout les *Chronicles* de Raphael Holinshed, publiées en 1577 et rééditées en 1587<sup>2</sup>. Cet historien avait lui-même recouru à trois sources importantes pour établir son récit : le texte du Frioulan Titus Livius de Frulovisiis intitulé *Vita Henrici Quinti* (1446-1449), l'anonyme *Gesta Henrici Quinti* (1430?) et *The St. Albans Chronicle* (1406-1420) de Thomas Walsingham.

L'humaniste Titus Livius (probablement un pseudonyme emprunté à l'historien romain), avait composé en latin une biographie de Henry V à la demande du Duc de Gloucester, frère de ce dernier et vétéran de la bataille<sup>3</sup>. Titus Livius avait glané ses renseignements auprès de Sir Walter Hungerford qui avait combattu à Azincourt. En 1514, l'éloge du vertueux prince guerrier fut traduit en anglais, amplifié de considération morales, et offert à Henry VIII, ce qui explique que Holinshed le connaissait bien. En vérité, la bataille d'Azincourt était très bien documentée par de nombreux témoignages de gens qui assistèrent au combat. Ainsi, la *Gesta*, œuvre de propagande à la gloire du monarque, fut rédigée par un chapelain de Henry V témoin de la bataille depuis les bagages<sup>4</sup>. La dernière partie des *Chronicles*

- 
1. Lily B. Campbell, *Shakespeare's histories, mirrors of Elizabethan policy*, Methuen and Co, London, 1964.
  2. Pour consulter le texte des *Chronicles*, on pourra se référer au site très complet du Holinshed Project : <http://www.cems.ox.ac.uk/holinshed/>.
  3. Titi Livii Foro-Julienensis, *Vita Henrici Quinti*, dir. T. Hearne (Oxford, 1716),
  4. *Gesta Henrici Quinti*, Cotton Ms Julius E IV. Édité en 1727 sous le titre *Thomae de Elmham Vita et Gesta Henrici Quinti*, par T. Hearne, Oxford, 1727 et traduit sous le titre, *The Deeds of Henry the Fifth*, par Frank Taylor et John S. Roskell. Oxford, Clarendon Press, 1975. On appelle *baggage* le train qui suit l'armée, c'est-à-dire la logistique des chariots qui transportent les tentes, les armes, le trésor et les victuailles.



du moine de l'abbaye de St Alban, Thomas Walsingham, qui fut l'historiographe officiel de Henry V, s'intitule *Historia Anglicana*. Elle englobe les années 1272 à 1422 et il s'agit d'une source contemporaine des événements d'Azincourt, même si l'on n'est pas certain que le prieur de St Alban en ait été l'auteur<sup>1</sup>.

À ces sources connues de Shakespeare et de ses modèles, les historiens du XXI<sup>e</sup> siècle ont pu comparer quantité d'autres documents, archéologiques, narratifs ou archivistiques, et ainsi construire une image plus nuancée, en tout cas moins sensible à la propagande, des événements de 1415<sup>2</sup>. Ils ont tout d'abord consulté des témoignages de témoins oculaires de la bataille pour les deux factions : pour le camp anglais, ils ont pu utiliser la *Brut Chronicle*, une compilation de chroniques médiévales commençant avec l'histoire du pseudo héros troyen Brutus et s'achevant en l'année 1419, ainsi que le témoignage du héraut d'arme d'Henry V, Thomas Elmham<sup>3</sup>. Du côté français, ils disposaient de la *Chronique* d'Arthur de Richemont par Gruel (c. 1458), de la *Chronique* de Perceval de Cagny de la famille d'Alençon (1430), et de la *Chronique des ducs de Brabant* (1440) par Édouard Dwynter<sup>4</sup>. Ils ont également pu tirer parti des écrivains bourguignons tels que Enguerrand de Monstrelet, Jean Le Fèvre et Waurin ainsi que d'autres chroniques françaises<sup>5</sup>. Les témoignages de Jean Juvénal des Ursins, du religieux de St Denis ou encore du *Journal d'un bourgeois de Paris*, de même que de multiples chroniques de Normandie, de Flandre ou de Londres, leur ont aussi été précieux<sup>6</sup>. Ces narrations de la bataille ont pu encore être complétées de correspondances, de témoignages de diplomates, d'ordonnances, de rouleaux du parlement, de comptes de l'échiquier, de listes

1. Thomas Walsingham, *The St. Albans Chronicle 1406-1420*, dir. V.H. Galbraith, Oxford, 1937.
2. Les travaux les plus récents et les plus complets sont ceux d'Anne Curry, *Agincourt*, Oxford University Press, Oxford, 2015 ou encore du même auteur *1415 Agincourt, a New History*, The History Press, 2007. Pour des travaux plus anciens et bien illustrés des éditions Osprey, voir Paul Knight, *Henry V and the Conquest of France*, Men at arms series, Osprey, 1998 et Matthew Bennett, *Agincourt, 1415, triumph against the odds*, Osprey, 1994. En français, on pourra consulter l'ouvrage de Philippe Contamine, *Azincourt*, Paris, Julliard, coll. « Archives » (n° 5), 1964, réédité récemment sous le même titre, *Azincourt*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire » (n° 209), 2013.
3. Le *Liber Metricus de Henrico Quinto* par Thomas Elmham est une version versifiée des *Gesta*, voir T. Elmham, *The Memorials of Henry the Fifth, King of England*, dir. C.A. Cole (Rolls Series, London, 1858). Voir aussi *The Brut, or the Chronicle of England*, vol. 2, dir. F.W.D. Brie (Early English Text Society, original series, 136, London, 1906-1908).
4. La *Chronique d'Arthur de Richemont* par Guillaume Gruel, dir. A. Le Vasseur (SHF, Paris, 1890), la *Chronique de Perceval de Cagny*, dir. H. Moranville (SHF, Paris, 1902), la *Chronique des ducs de Brabant* par Edmond Dwynter, vol. 3, dir. P.F.X. De Ram (Bruxelles, 1858).
5. *La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, vol. 2 et 3, dir. L. Douet-d'Arcq (SHF, Paris, 1858-1859), la *Chronique de Jean Le Fèvre, Seigneur de Saint-Remy*, vol. 1, dir. F. Morand (SHF, Paris, 1876), *Recueil des Chroniques et Anciennes istories de la Grant Bretagne à présent nomme Engleterre* par Jehan de Waurin, vol. 2, W.L. Hardy et E.L.C.P. Hardy éditeurs (Rolls Series, London, 1864).
6. Jean Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI, roy de France*, Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, éd. Michaud & Poujoulet, série 1, vol. 2 (Paris, 1836), *Le Religieux de Saint-Denis, Histoire de Charles VI*, vol. 4 and 5, éd. L. Bellaguet (Collection de documents inédits sur l'histoire de France, Paris, 1839-1844), *Journal d'un Bourgeois de Paris de 1404-1449*, dir. C. Beaune, Folio, Paris, 1990.

de défunts et même de plans tactiques<sup>1</sup> ? Beaucoup d'incertitudes demeurent néanmoins du fait d'un manque de preuves archéologiques et tous les schémas tactiques que l'on peut produire ne sont en réalité que des conjectures car il nous est difficile de placer avec précision les armées à chaque moment de la bataille. Les objets et les armes retrouvés sur place sont pauvres en renseignements, notamment parce que les plus significatives de ces traces matérielles, pommeaux, fers de lances ou de vouges, pointes de flèches, éperons, ont été ramassées par des employés de Jacques Boucher de Perthes et données au musée d'artillerie de Paris (actuellement musée de l'armée) sans avoir été localisés sur un champ de fouille<sup>2</sup>.

## I. Les mobiles de la campagne de Henry V

Henry V, petit-fils d'Édouard III, considérait le duché de Normandie comme son bien héréditaire. Pour lui, quand le roi de France Philippe II l'avait pris au roi Jean Plantagenêt d'Angleterre, son vassal, en 1204, il avait commis une faute. Le traité de Paris, signé en 1259, avait continué d'affaiblir les possessions anglaises en France puisque le jeune Henri III avait dû céder non seulement la Normandie mais encore l'Anjou et ne plus garder que l'Aquitaine et la Gascogne. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, les rois de France obligèrent à plusieurs reprises leurs « vassaux » anglais à prêter hommage. En 1328 cependant, Charles IV mourut sans héritier mâle et la haute noblesse choisit de confier la couronne à Philippe de Valois, cousin du roi défunt. Le choix d'un membre de la branche cadette déclencha un conflit dynastique.

Philippe VI se servit du prétexte du soutien d'Édouard III au Comte d'Artois, renégat, pour préparer l'invasion de la Gascogne. C'est ainsi qu'allait commencer la guerre de Cent Ans en 1337. La tactique du roi d'Angleterre fut de multiplier les chevauchés dans le sud-ouest, ce qui lui fut avantageux. S'ensuivirent pour les Français de grandes défaites à Crécy (1346) et à Poitiers (1356), où le roi Jean le Bon fut même capturé et obligé de rendre une partie des terres du nord à l'Angleterre, mais pas la Normandie. Les Français répliquèrent par des raids navals et, sous les conseils de leur Connétable, Bertrand du Guesclin, ils pratiquèrent avec efficacité la tactique de la terre brûlée et de la petite guerre (c'est-à-dire le refus des batailles rangées au profit des escarmouches et des sièges) contre leurs adversaires. Sous Charles V le Sage, de 1364 à 1380, s'est ainsi opérée la reconquête

1. Christopher Philpott, « The French plan of Battle during Agincourt, Cotton Ms Caligula », *The English Historical Review*, vol. 99, n° 390 (Jan., 1984), p. 59-66. Pour la multiplicité des sources d'archives, voir les références données par Anne Curry, *Agincourt*, *op. cit.*
2. Nicolas Baptiste, « Azincourt-Marignan, traces matérielles des batailles » in Antoine Leduc (dir.), Sylvie Leluc (dir.) et Olivier Renaudeau (dir.), *D'Azincourt à Marignan. Chevaliers et bombardes, 1415-1515*, Paris, Gallimard/Musée de l'armée, 2015, p. 98-105.

du royaume mais la mort du souverain, à quarante-deux ans, laissa le pouvoir aux oncles du dauphin Charles. Ce n'est qu'en 1388 que Charles VI, âgé alors de 20 ans, monta sur le trône. Quatre ans plus tard, des signes de démence violente apparurent mais les crises furent suivies de périodes de rémission et le roi continua de gouverner jusqu'à ce que ses oncles (Jean de Berry, Louis d'Anjou et Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne) reprissent les choses en main au sein du conseil. Louis d'Orléans, frère cadet du roi, comprit alors qu'il fallait contrer l'influence grandissante du Duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, et il fonda le parti des Armagnacs. En 1407, Jean Sans-Peur fit assassiner son rival à Paris et les Bourguignons, n'ayant d'autre ressource que de fuir Paris, en vinrent alors à se rapprocher des Anglais. C'est dans ce contexte encore indéfini de guerre civile larvée qu'Henry V décida de reconquérir la Normandie et l'Aquitaine en mettant en avant ses droits d'héritier légitime de Philippe le Bel (via son arrière-grand-père), c'est-à-dire de Roi de France. Philippe VI, soucieux d'apaisement voulut bien céder l'Aquitaine et même la main de sa fille, Katherine (la princesse de la pièce de Shakespeare) mais ne voulut en aucun cas se dessaisir de la Normandie. Pendant ce temps, en Angleterre, la campagne était extrêmement bien préparée.

## II. Le siège de Harfleur et la marche vers Calais

Une armada de 300 vaisseaux s'apprêta début août à faire voile depuis Southampton et les ports de la côte sud, transportant plus de 10 000 chevaux, quantité de flèches, des échelles et des machines de siège ainsi que 3 500 hommes d'armes et 8 000 archers. Le 11 août, le navire amiral, la Trinité Royale, lança le signal du départ et la flotte d'invasion débarqua près de Harfleur, le 13 août. Ce port situé dans l'estuaire de la Seine offrait une formidable tête de pont en Normandie et représentait potentiellement un second Calais. La place, protégée d'un fossé en eau était fortifiée et ses portes se trouvaient solidement retranchées derrière des barbicanes. Le siège s'avéra difficile car les tentatives de sapes et de tranchées (évoquées par Shakespeare) se trouvaient contrées par les fossés humides et par les travaux de contre-sape des Français. Henry V dut compter sur son artillerie mais les 12 bombardes en fer forgé (alors que Shakespeare parle de pièces de bronze tout à fait anachroniques) tirant des boulets de pierre et des projectiles incendiaires obtenaient des résultats modestes. Il fallut se résoudre à un travail d'usure mais le camp anglais fut affligé de problèmes de dysenterie à cause des coquillages consommés sur place. Attaques et contre-attaques se succédèrent jusqu'à ce que le bastion principal fût capturé le 16 septembre et que les assiégés décidassent de capituler le 22. Henry V interdit le pillage et laissa la population civile disposée à accepter de faire partie d'une colonie anglaise qui restait sur

place avec une garnison de 300 hommes d'armes et 900 archers. Le siège ayant fait perdre au prince près de 2 000 hommes, il dut en conséquence renoncer à son ambition de conquête territoriale et choisir de prendre la route le 8 octobre pour suivre la côte et réembarquer à Calais.

La marche fut d'autant plus longue (pratiquement 200 km à vol d'oiseau) que l'armée française, d'abord regroupée près de Rouen (le Bec Hellouin) sous le commandement du Dauphin, puis partie pour Amiens, avait décidé d'adopter une stratégie de confinement. Henry V, voulant avancer au plus vite, ne chercha jamais à capturer des places et c'est à peine s'il y eut quelques escarmouches à Arques, Eu et Corbie. Des patrouilles envoyées en reconnaissance empêchaient les affrontements. Il n'y eut pas non plus beaucoup d'interaction avec la population locale sauf quand les paysans résistaient trop à la confiscation de leur fourrage et de leurs victuailles. Néanmoins, il était interdit aux soldats de piller (l'un d'eux qui vola un ciboire fut même exécuté) et seuls des officiers spécifiques avaient le droit de pratiquer des réquisitions. Henry V voulait démontrer qu'il n'était pas l'ennemi de « son » peuple.

Le 13 octobre, il fut impossible à l'armée anglaise de passer au quai de Blanquetaque entre Saint-Valéry-sur-Somme et Abbeville car une avant-garde dirigée par le Connétable d'Albret et le Maréchal Boucicault les y attendaient. Les Anglais remontèrent donc le long de la Somme. L'armée principale du Roi de France, forte de 10 000 hommes se trouvait le 15 octobre à Amiens puis à Péronne et Bapaume. Henry V l'évita en passant par Boves puis en traversant le fleuve picard entre Corbie et Ham le 19. Cet épisode est évoqué par Shakespeare à l'acte III, scène 6, car il offre l'occasion de vanter l'héroïsme du comte d'Exeter qui tient le « pont » (il s'agit en fait d'un pont improvisé sur un gué) contre des Français voulant empêcher le passage.

Pour l'armée française, beaucoup plus lourde avec ses troupes de cavaliers et ses wagons que sa rivale, la vallée était peu praticable ; aussi les Anglais purent-ils se faufiler en passant par Forceville, Acheux-en-Amiénois, Doullens et finalement Blangy. Leur fatigue était considérable car ils avaient finalement fait plus de 320 km de marche en 12 jours. Leur état sanitaire était en outre pitoyable car ils n'avaient pas vraiment pu se ravitailler en chemin et la famine qui les affligeait n'améliorait en rien la dysenterie des nombreux malades. Ils souffraient par ailleurs aussi du froid et de la pluie car ils dormaient chaque nuit sous leurs tentes (sauf les chefs qui réquisitionnaient les maisons des villages rencontrés).

Les Français, qui comptaient sur l'amenuisement des rations de leurs ennemis, pensaient pouvoir les forcer à accepter une bataille rangée, à tel point qu'ils avaient préparé un plan tactique très élaboré. Avant de le détailler, il nous faut toutefois expliquer de quoi étaient faites ces armées qui se faisaient la course<sup>1</sup>.

---

1. Christopher Rothero, *The Armies of Agincourt*, Men at arms series, Osprey, 1981.